



ehapô

Journal de l'Amicale des Anciens Bayard Presse

n° 28 juillet-août-septembre 2004

Les surprises de la petite nouvelle

Devant le buffet, les barrières hiérarchiques tombent

8 avril 2004. Impossible de traverser le hall d'accueil de Bayard tant la foule y est dense. Grève? Manif? Pas vraiment. Tous ces gens, plus tout jeunes, mais pas vieux pour autant, et terriblement dynamiques, qui se retrouvent ainsi à l'entrée du 3, rue Bayard, ont l'air trop décontractés et beaucoup trop souriants pour manifester un quelconque mécontentement. Ils semblent d'ailleurs si heureux de se retrouver qu'au milieu des cris et des embrassades, on ne s'entend plus parler. Mais qu'est-ce qui les rassemble ainsi?

C'est tout simplement Bayard, cette sainte et vénérable maison dans laquelle ils ont travaillé, parfois de l'adolescence jusqu'à la retraite, durant toute une vie ou presque. Ces hommes et ces femmes ont en commun d'être des retraités (quel vilain mot!) de Bayard.

De 60 à 94 ans, ils sont venus, ils sont tous là, ou presque. Ont-ils été attirés par le buffet froid dressé dans les salles de réunion? Par les discours inhérents à ce genre de rassemblement? Non, la raison profonde pour laquelle ils ont répondu à l'invitation de l'Amicale des Anciens de Bayard Presse, c'est la perspective de retrouver des collègues avec lesquels ils ont fait un bout de chemin, plus ou moins long, au cours duquel l'amitié, pour ne pas dire pour certains l'amour filial, a tissé des liens très forts. En tant que toute nouvelle retraitée (janvier 2004), j'avais



Photo : Claire Dugast

l'impression de retrouver des cousins que j'avais bêtement perdus de vue. D'ailleurs, une fois attablés les uns à côté des autres, on se rappelle les bons moments passés ensemble, plus que les mauvais, mais sans nostalgie aucune car il y a une vie après la retraite! M. J., toujours jeune et dynamique, raconte qu'elle a 11 petits-enfants... ce qui ne l'empêche pas de s'occuper d'une multitude d'associations... B. N. n'a cessé d'exercer de multiples activités artistiques dessin, peinture, poésie, chant... J., l'une des plus âgées, continue la natation et le piano. J. P., toujours actif et très sportif, surprend tout le monde en annonçant qu'il va se marier... Vous avez dit retraite?

Après avoir fait le point avec ses voisins de table ou ceux que l'on croise au buffet, sur la vie, très active, des uns et des autres, sur les projets, et aussi sur les collègues disparus, la joie

de se retrouver prend le dessus et l'on trinque à ces retrouvailles en se promettant de ne plus se perdre de vue. La petite nouvelle que j'étais devenue tout d'un coup, après avoir été la plus ancienne à la rédaction du *Pèlerin*, a été heureusement surprise par l'ambiance extrêmement conviviale, chaleureuse et bon enfant de cette réunion où, bizarrement, les barrières hiérarchiques n'existaient plus. Il n'y avait plus ni directeurs ni ouvriers, ni journalistes ou administratifs, mais uniquement des retraités de Bayard. Et un sentiment nouveau s'emparait de moi, celui d'avoir contribué, avec mes anciens collègues, au développement de cette maison qui nous liait à jamais.

À bientôt pour de nouvelles aventures...

Grosses bises à tous.

Claire DUGAST

Carnet de l'amitié

L'habitude en est maintenant bien prise : nous publions le nom des participants au buffet de printemps, rue Bayard. Chaque année le nombre des présents augmente ! Cette année nous étions plus de 150 à nous presser autour de ce (somptueux) buffet.

Paris – Notre fidèle assistante sociale, Thérèse Forest; Yves et Mijo Beccaria; Germaine Boumard; Renée Bretesché; Daniel Debeausse; Odile Delissnyder; Daniel Devos; Odile Douroux; Claire Dugast; Jacques Duquesne; Jean-Charles Duvernois; Juliette Gallet; Jacques Gaudin; Marie-Ghislaine Gerbaud; Pierre Gourcerol; Geneviève Henry; Simonne Lenabour; Odile Leurent; Jean Moal; Jacques Muzzi; Geneviève Peuvrier; Jean Potin; Danielle Reuter; Claude Sand; José Sosa Saenz.

Essonne – Michèle et Christian Arnaud; Liliane Bergeon; Olivier Cerf; Michel Chopard; Yves Delaporte; Christiane Fitoussi; André Géraud; Jean-Claude Herpin; Jean-Claude Lebouc; Jeanine Quayraud; Henri Sowinski; Paulette Trioux.

Hauts-de-Seine – Louis Allain; Georgette et Bernadette Ardillon; Paulette Averbuch; Jacques Averbuch; Danielle Balin; Michel Barbier; Antony Bourlet; André Busson; Elisabeth Chenique; André Dady; Joseph Dias; Martial Filhon; Michel Galloux; Marguerite Géry; Pierre Guillien; Christiane Jaubert; Jean-Jacques Jouix; Bernard Labbé; Marcelle Monceau; Madeleine Moreau; Andrée Penot; Jacques Raynal; Jacques Ricot; Guy et Jacqueline Roumeaux; Maria Sanchez Jimenez; Antonio Sanchez Araujo; Roger Tarrisse; Pierre Thébault.

Seine-St-Denis – Lucien Bourgeois; Jacqueline Caudaureille; Pierre Melchior; Joseph Muscat; Françoise Nonnotte; Françoise Phalipaud; Robert Verdy; Chantal Zamolo.

Val-de-Marne – René Bodart; Sœur Danièle Chimènes; Jean Couégnat; Joseph Crozon; Christiane Dauvergne; Henri Delorme; Claude Goure; Roxane et Louis Guilloux; Nouri Hajem; Hélène Lorec; Jean-Pierre Malval; Charles Monsch; Janine et Michel Petit-Prost; Robert et Josette Stenger; Gaspard Zizzo.

Val-d'Oise – Maurice Berne; Guy

Deluchey; Philippe Ferry; Émile Garbucelli; Georgette Louis.

Seine-et-Marne – Daniel Bertail; Jacques Daridan; Bernard Léger.

Yvelines – Christiane Bénéteau; Sœur Anne-Marie Bocquet; Claude Chichet; Michel Cuperly; Claude et Jean-Pierre Hauttecoeur; Geneviève Honoré; Nicole et Marcel Kapps; Christian Latu; Bernard Nisin; Pierre Noël; Annie Vlahopoulos.

Ain – Michel Toury

Gard – Monique Lottin (Sœur Claire)

Hérault – Yann Manac'h

Indre-et-Loire – Gérard Martinet; Roger Senamaud

Loir-et-Cher – Jean Hulard

Loiret – Jacques Wénisch

Lot – Noël Las Fargues (Christian Rudel)

Nord – Sœur Maria-Giannina Tilkian

Oise – Jean-Marie Guyot; Michel Lasiereur

Sarthe – Max Papin

Absents et excusés

Monique **Bâcle**: absente de Paris, regrette de ne pas être des nôtres. « Mon amical souvenir à ceux que je connais. » ■ Marcel **Biard**: « Bonne journée à tous. » ■ Marcel **Boscher**: absent de la région parisienne, regrette. « Je vous prie de bien vouloir m'excuser. Avec toute ma sympathie. » ■ Nicole et Jean **Boyer**: « Amicalement à tous. » ■ Jacques **Buis-**

son: « À cette date du 7 avril, je ne peux changer un rendez-vous médical (rien de grave, rassurez-vous) mais les contacts de ce genre deviennent de plus en plus difficiles à gérer (comme on dit aujourd'hui). Ne m'en veuillez pas et je vous prie de transmettre aux amis(ies) les bisés ad hoc. Merci. » ■ Christian **Castel**: fête les 50 ans de son gendre en Bretagne. « Toutes nos amitiés aux Anciens. » ■ Françoise **Chaurand**: « Trop âgée!... » ■ Victor **Coinçon**: Beaucoup de regrets... De petits ennuis de santé. « Par la pensée je serai avec vous. » ■ Denise **Couderc**: aimerait une fois revenir à Bayard « où tout doit être changé, mais il me faudra aussi prendre mon courage à deux mains: depuis si longtemps... je me sens un peu étrangère dans ces réunions. J'apprécie beaucoup **Chapô**: quelques noms cités me rappellent cette époque, merci. » ■ Jean-Pierre et Geneviève **Daude**: « Geneviève va subir une nouvelle opération. Amitiés à tous. » ■ Marie **Di Marco**: habite trop loin, dans les Bouches-du-Rhône. ■ Solange **Dosne**: Désolée de ne pouvoir être là et rencontrer beaucoup d'amis. Fera tout pour être là le 23 novembre. Apprécie beaucoup **Chapô**. ■ Marie-Louise **Gazagne**: opérée de la cataracte sera avec nous par la pensée. « À tous ceux qui seront présents, je transmets tout mon souvenir. » ■ Charles **Gérard**: absent. « Bon souvenir à tous mes collaborateurs. » ■ M. et M^{me} **Gouzer**: « Amitiés à tous. » ■ Jean **Joly** et madame: « Ce sera mieux la prochaine fois. Bien amicalement. » ■ Jeanne **Lascret**: regrette mais ne peut se déplacer. ■ Daniel **Laure**: souhaite à tous un moment agréable et convivial. « Avec mon meilleur souvenir. » ■ Gérard **Lefort**: problèmes de santé pour sa femme et lui: « Amitiés à tous. » ■ Germaine **Le Gall**: voyage trop fatigant pour ses 85 ans. « Bonne journée à tous. » ■ Fernand **Lestrat**: en voyage. Aime **Chapô** et les **Brèves** et suggère... un trombinoscope d'Anciens! ■ Albert **Malary**: « Bonne journée à tous. » ■ Rachel **Mathourais**. ■ Jacqueline **Mespreuve**: Trop éloignée et trop

Déjà une date à retenir

Mardi
23 novembre 2004

Rencontre traditionnelle
d'automne,
chez les Petites Sœurs
de l'Assomption.
Messe pour nos défunts.

L'écrit demain, un enjeu de civilisation

Intervention de Bruno FRAPPAT
au Congrès de la Fédération nationale de la presse
Bordeaux, 21 novembre 2003

C'est avec beaucoup de prudence et de modestie que je voudrais esquisser devant vous quelques remarques sur l'écriture. Le titre un peu ronflant donné à cette intervention – « L'écrit demain, un enjeu de civilisation » – dépasse de loin à la fois mes capacités et le temps qui m'est imparti. Cela tombe bien, en somme, car un tel thème pourrait vous valoir de bien académiques considérations et il y a des gens plus qualifiés que moi pour pondre à ce sujet d'interminables études, de pesants rapports, de savantes analyses.

Je voudrais commencer sur un petit paradoxe. Avant de vous parler, j'ai écrit un texte. J'ai rédigé. J'ai tapé des phrases sur le clavier blanc de mon ordinateur. J'ai noirci peu à peu des pages blanches. Comme beaucoup d'intervenants, lors des congrès. Comment interpréter cette étrangeté? Ne peut-on, d'une part, parler, et, d'autre part, écrire? Comment se fait-il que, lorsqu'on doit s'adresser à un auditoire de qualité sur un sujet délicat, on prenne soin de préparer un écrit, de se relire, d'amender?

Voilà bien une première approche du sujet: il y a des moments, dans une vie de communication, où il vaut mieux écrire d'avance ce que l'on va proférer. Anxiété, trac, insuffisance des capacités oratoires? Tout cela ne suffit pas à expliquer qu'aux heures graves, je ne dis pas dramatiques, nous tous, nous usons de l'écriture préalable pour parler!

C'est bien que l'écriture a un

poids, une force. Même si vous connaissez cette formule selon laquelle « seul le prononcé fait foi », c'est bien que les mots, soigneusement pesés, précautionneusement assemblés, mis les uns à côté des autres, sont le meilleur procédé que nous connaissions pour garantir que notre pensée ne nous échappe pas, comme par mégarde. Pour que nos réflexions aient en quelque sorte des fondations, une assise, une valeur. Pour que l'expression de nos opinions ou de nos observations soit « armée », comme on dit que le béton que l'on coule est armé par le métal. L'écriture fait se tenir debout la pensée. Pourrait-on penser sans écrire?

Je n'ai guère d'autre légitimité à vous parler de l'écriture que le fait d'être, depuis quarante ans, un de ces inlassables « plumitifs » de la presse quotidienne, un de ces « pisseurs de copie » qui sont en manque quand la nuit vient si, par extraordinaire, ils n'ont pas écrit une ligne de la journée. Si, quand même, j'ai une légitimité. Une vanité, en tout cas. J'écris ce que je crois et je crois qu'écrire a un poids, un prix, une utilité. Cette légitimité et cette vanité s'accordent assez bien avec un vieux projet d'enfant que résume la formule, aujourd'hui un peu désuète: « vivre de sa plume ». Il m'arrive de penser que cette formule, sur ma tombe, s'il en fallait une, suffirait à résumer mon passage ici-bas! « Ci-gît un homme qui vécut de sa plume »...

Pourquoi est-il donc nécessaire, en ce début de troisième millénaire, après tant de siècles d'écriture, après tant de millions et de millions de livres, après tant de milliards et de milliards d'articles écrits dans les journaux, pourquoi est-il donc nécessaire de vérifier la validité, la nécessité, la noblesse de l'écriture? Parce que certains se détournent de l'écrit? Mais c'est un phénomène de toutes les époques. Parce que les images dominent et écrasent tout? Parce que les sons nous encombrant l'oreille? Sans doute. Mais surtout parce que, au sein même du monde de l'écriture, au sein même des civilisations qui reposent sur elles, le doute est mis. Parce que, au sein même de nos professions, nous entendons souvent sous forme de lamento s'exprimer un pressentiment terrible: et si l'écriture avait fait son temps? Et si les mots étaient sur le point de dire leur dernier mot? Et si nous étions engagés, nous, peuple rétréci de l'écrit, dans une bataille, mais en reculant sans cesse et en sachant que nous perdrons la guerre?

Je ne vous étonnerai pas, mes frères dans l'écrit, en reprenant la formule évangélique popularisée par Jean-Paul II au début de son pontificat: « N'ayez pas peur! » N'ayez pas peur des images. N'ayez pas peur du bruitage. N'ayez pas peur du hourvari des médias dominants. N'ayez pas peur de ces grandeurs établies. Ce sont des colosses d'argile. L'écriture, c'est taillé dans le marbre.

L'écriture n'est pas seulement un instrument de communication sympathique et désuet. Elle n'est pas dépassée par les événements. Elle a l'avenir devant elle. Elle a un potentiel de développement infini. Tant qu'il y aura des hommes, il y aura des phrases à tendre entre les hommes, comme des passerelles.

Tant qu'il y aura des sociétés, il y aura à tisser des textes pour servir de référence au vivre ensemble. La Constitution qui prépare l'avenir de l'Europe sera un texte écrit. La paix au Proche-Orient passera par des documents écrits. La loi est succession d'écrits. La justice se juge à ses considérants et à ses attendus. Les contrats sont écrits. Les religions se fondent sur des livres sans quoi elles sont vent et promesses de vent. Jusqu'à l'Internet, où l'écriture se réinvente sous les promesses du numérique. Et vous voudriez que le champ médiatique soit le seul à considérer la fin de l'écrit comme une fatalité ?

Non. Tant qu'il y aura des hommes il y aura de l'actualité, et il y aura des journaux pour faire vibrer, pour faire comprendre, pour expliquer, pour faire partager. Au-delà de la simple et immédiate réactivité.

Un exemple à propos d'un événement que nous avons tous encore en tête et dont l'interprétation est loin d'être achevée : le 11 septembre. Le 11 septembre, la télévision, en boucle, nous a tenus en état de sidération, comme des lapins devant le serpent. L'Internet a connu une surchauffe mondiale. Mais dès le lendemain, le 12 septembre, la presse écrite s'est littéralement arrachée. Sur la terre entière. Il ne s'agissait pas tant de faire perdurer le phénomène de sidération morbide de la veille, que de prolonger, par l'intelligence documentaire, par l'aptitude aux analyses historiques ou géopolitiques, par les réflexions, et jusqu'aux méditations sur la place du mal au cœur des sociétés, un ébranlement soudain de nos certitudes. Après le temps de l'audiovisuel est donc venu celui de la presse. Non

pas opposés mais complémentaires, additionnés et non pas redondants. Bien plus, et je rejoins là ma réflexion sur la puissance de l'écriture, je vous rappelle que la fin de l'année 2001 a été marquée par une ruée vers les livres. Comprendre, approfondir, creuser le mystère : sous toutes les formes l'écrit fut requis.

Que conclure de cet épisode qui nous marque encore tous et dont les tragiques effets explosent encore aujourd'hui ? Que, en cas de malheur, en cas de perplexité lourde, en cas d'interrogation majeure sur le fonctionnement des sociétés et sur l'histoire en train de se faire, le recours à l'écrit est apparu naturel, réflexe. Un véritable besoin.

Il ne s'agit pas, à mes yeux, simplement, de « défendre » la presse écrite. Il ne s'agit pas de se contenter des propos académiques, en fait larmoyants, sur le « rôle irremplaçable de la presse écrite ». Il ne s'agit pas de verser dans la méthode « Coué ». Il ne s'agit pas non plus, surtout pas, de singer, comme on le fait trop souvent, les méthodes et les « concepts » de la télé ou de la radio. Il s'agit de considérer que l'écriture est l'arme de la presse. Que la presse écrite doit assumer le fait qu'elle est la presse ÉCRITE. Et non pas la presse bâfoillée, oralisée, onomatopéique, pilulée. Elle seule peut se fonder sur les textes. Elle seule peut associer texte et image.

Il faut donc écrire. Et l'écriture, c'est un métier, un talent, une profession. Il m'arrive de regretter que nous n'ayons pas plus de littéraires, de philosophes et d'historiens dans nos écoles de journalisme et dans nos rédactions. Et il m'arrive souvent de demander aux journalistes que je dirige, même aux rubricards de l'économie, de consacrer leur temps libre à lire des romans du dix-neuvième siècle français plutôt que des rapports. Et des poèmes plutôt que des livres... de journalistes.

Si l'on veut une presse écrite il faut une presse soigneusement écrite. Superbement écrite. D'une écriture vivante, renseignée, appuyée sur une culture forte et sur un vocabulaire riche. D'une écriture qui soit parfois musique, jamais pensum. Parfois lyrique, jamais empesée. Parfois sèche pour être efficace, jamais vague.

Certes, on dit souvent que pour faire partager des émotions, rien ne vaut désormais un reportage télévisé sur les lieux d'un drame, le plus tôt possible après le drame. C'est vrai et nous éprouvons tous des émotions de ce type. Il faudrait avoir le cœur sec pour ne jamais éprouver, certains soirs, devant l'écran du « vingt heures », l'émergence d'un sanglot, la pression forte d'une compassion. Mais je prétends que l'avantage d'un reportage écrit consiste à faire partager des émotions mais à y ajouter l'épaisseur d'une temporalité, la distance d'un regard qui, ayant regardé, rentre en soi pour décrire ce qu'il a vu. Un regard qui bénéficie d'un délai pour confronter l'éprouvé et le pensé. Pour donner sa chance au pensé.

Le temps de retard, qui est souvent présenté comme un des handicaps de l'écrit par rapport aux médias de l'immédiateté, doit être traité non en handicap mais en atout. Ce décalage, il nous faut le vivre comme une chance et non comme une pénalité. Ce n'est pas en mimant la radio ou la télé que les journalistes de presse écrite font le mieux leur travail. C'est en mettant à profit ce décalage pour le remplir d'un peu d'analyse, d'un peu de culture.

Supposons un instant que l'on se borne, dans le futur, à analyser et à se positionner, dans le conflit du Proche-Orient, uniquement à partir des images télévisées. Nous serions tous sommés de prendre parti au sujet de ce qui est souvent présenté comme une BD tragique. Les kamikazes, les bombardements, les bons et les méchants, les victi-

mes, les salauds, le mur, le sang, les cris... La noblesse de l'écriture de presse doit être de plus en plus de fournir des éléments sur la complexité des situations, des causes de tension, des déchirures de l'humanité. Rien n'est simple. Même l'horrible n'est pas simple.

J'ai eu tout récemment l'occasion de me rendre en reportage en Israël. C'était la première fois que j'y retournais depuis le déclenchement de la seconde intifada. Lors de ce reportage sur le terrain, je me suis rendu compte que, dans mes écrits sur le sujet depuis trois ans, je m'appuyais beaucoup sur les impressions et les observations glanées lors des voyages précédents et sur l'impression que me faisaient les images épisodiques de l'horreur. Or, entre-temps, sur place, la complexité avait pris de nouveaux chemins. Si j'ose dire : la complexité s'était complexifiée alors que la télé me poussait aux simplifications et mes souvenirs anciens aux répétitions.

Au retour, j'ai tenté, dans trois chroniques, de faire état des nouveaux éléments de cette complexité, telle du moins que je l'ai perçue. C'est bien par l'addition des choses vues là-bas et du travail d'écriture opéré au retour, que j'ai essayé de faire passer aux lecteurs de *La Croix* un message nuancé. Un message où se mêlent perplexité et désarroi mais avec quelques espaces de lumière pour ne pas désespérer de l'avenir. Ce n'est pas commode, d'entrer dans la complexité. Le simplisme est plus simple. Mais notre métier consiste-t-il à simplifier le réel ou à en rendre compte ?

L'écriture, disais-je, est une passerelle. Il y a deux côtés de la page imprimée, des personnes qui ne se connaissent pas : le journaliste, le lecteur. Le journaliste écrit dans le silence de l'acte d'écrire. Le lecteur lit l'article dans une sorte de silence, aussi. Même si nous écrivons parfois dans le brouhaha, même si nous sommes lus souvent dans le brouhaha, il s'opère dans la relation à un texte que l'on rédige ou que l'on

lit une même opération de débranchement. On évacue l'univers environnant. Il s'agit bien d'une double démarche d'intériorité.

L'écrit introduit à l'exigence de la nuance, à l'acceptation des complexités, à l'organisation des idées à partir des faits relatés. Mais l'écrit a un autre avantage. Il laisse le lecteur de journal complètement libre. Libre de lire et libre de ne pas lire. On a inventé le mot « zapping » à propos de la télévision. On aurait dû l'inventer plus tôt, et à propos des journaux. Il y a des lustres que vous observez des lecteurs passant d'une page à l'autre, feuilletant, picorant, survolant nos pages. Il fait ce qu'il veut, le lecteur. Il n'est pas dans le continuum du temps imposé et du séquençage obligatoire des médias audiovisuels. Il ouvre. Il ferme. Il prend, il reprend. Il commence par la fin. Par le début. Par le milieu. Il se penche sur les textes. Il s'en détourne. Il découpe des articles. Il jette les journaux.

Voilà qui doit nous inciter à doser notre fierté et à modérer notre gloriole. Lorsque j'étais beaucoup plus jeune, je me souviens de l'effet euphorique que m'avait fait le premier article de moi que *le Monde* avait publié en première page, quelques mois après mon embauche. Je pensais vraiment que cette parution en une, avec ma signature en tête, « par Bruno Frappat », était l'événement planétaire du jour. J'avais quitté mon bureau, rue des Italiens, le soir, gonflé à bloc, décidé à appeler tous mes proches. Dans le métro, j'observais des lecteurs du *Monde*. J'en vis un lire la première page. Je le vis commencer mon article. Ma joie était sans phrases. Elle fut de courte durée. À peine avait-il lu le premier paragraphe, qu'il interrompit sa lecture pour passer à autre chose. Le pire était qu'il l'avait fait sans que rien sur son visage ne traduise ni la colère, ni le mépris, ni l'ennui. Il était de marbre en me lisant et de marbre en m'abandonnant.

J'avais l'impression que mon article était transparent. Je suis passé de la joie à l'abattement. Je m'en suis remis.

Pour compenser ce mauvais souvenir, j'ai eu, depuis, plusieurs occasions d'éprouver une réalité dont je ne présupposais pas l'existence. Il arrive fréquemment, quand vous avez écrit un éditorial, une chronique, un billet, sur un sujet délicat ou controversé, de recevoir en écho des témoignages de gratitude. Cela peut consister en une approbation sur le fond de ce que vous avez dit ; cela peut consister en remerciements pour avoir abordé un sujet de manière originale ; cela peut relever d'un appui à des prises de position sur une question qui fait débat dans la société. Le plus extraordinaire n'est pas là. Il est dans le fait que, parfois, des lecteurs vous écrivent en vous disant : « Je ressentais confusément des idées, des sentiments, des convictions que je ne parvenais pas à expliciter, y compris vis-à-vis de moi-même. Or, grâce à votre article, j'ai enfin pu mettre des mots sur ma propre perception des choses. »

Comment peut-on qualifier, dans ces cas, qui ne sont pas rares et que beaucoup d'entre vous ont dû connaître, comment peut-on qualifier notre métier de journaliste ? Transmetteur de sens ? Décodeur de sens ? Révélateur d'un préexistant dans l'esprit du lecteur ? Et l'écriture, quelle est alors sa fonction ? Je dirais qu'en l'occurrence elle est tout simplement service au lecteur. Nous ne sommes pas plus malins que nos lecteurs. Nous sommes un peu plus informés qu'eux... et encore, il est des domaines où chacun d'eux pourrait nous en remonter. Mais alors, cette plume, ces phrases, ces mots nés sous nos doigts et dans nos têtes et qui résonnent dans le cœur et la tête des autres ? C'est un service. C'est un prêt. J'allais dire, c'est une fourniture.

Nos petits talents, notre professionnalisme, cela consiste à rendre à cet inconnu qui était déjà de l'autre côté de la page blanche au moment où je commençais à écrire, à cet inconnu posté en attente de mes lettres, de mes mots et de mes phrases, à lui rendre le service d'une médiation entre les événements et sa liberté. Entre les événements et sa propre vie. Entre la confusion des choses et l'émergence de son ressenti.

D'une certaine manière, nous autres journalistes, nous sommes des artisans du stylo et du verbe. Comme nous avons besoin d'artisans pour nous rendre la vie matérielle plus agréable, nous avons besoin d'artisans de la presse pour nous rendre l'actualité plus intelligible, plus sensible et nos engagements plus fondés. On s'engage dans le journalisme beaucoup pour soi et, au terme du voyage, on finit par se rendre compte, qu'en plus, cela peut être utile aux autres. De plus, j'ai la faiblesse de penser que l'état dans lequel se trouve le journaliste au moment d'écrire, le niveau de sa liesse d'écrire ou de sa peine à trouver ses mots, que tout cela se ressent à l'autre bout de la communication. La joie se lit. Le labeur se voit. La médiocrité éclate, le cas échéant. Écrire est un passage, une transmission, un pont, autant que ce pont soit solide. Autant qu'il inspire confiance.

Cela peut naître dans la durée. De même que l'on ne doit jamais conclure de la valeur d'un être humain sur un seul de ses actes, de même on ne devrait jamais pouvoir se détourner d'un journal sur un seul écrit, sur un seul article, voire sur un seul numéro. La presse écrite est un processus vivant en ce sens que la relation de confiance – ou les raisons de la rupture – se construisent par approximations successives. En sachant que la perfection n'est jamais atteinte. Et que la fin de l'histoire n'est jamais connue. De là vient sans doute une revendication des lecteurs à laquelle nous n'attachons pas suffisamment

d'importance. Ils ne cessent de nous réclamer du « suivi », des retours sur événements, des rebonds, des récapitulations.

Ils ont mille fois raison. Voilà bien un domaine où l'écrit peut avoir une vertu supérieure. Le perfectionnement, jour après jour, semaine après semaine, de l'information disponible sur un sujet donné, donne plus sa chance à la vérité que l'abandon en rase campagne après un bombardement ponctuel de nouvelles approximatives. La précision supplémentaire, la rectification, les infléchissements d'analyses, l'apport d'éléments nouveaux, les commentaires, les lettres de lecteurs, les paroles d'experts, tout cela contribue à faire de l'information écrite un processus jamais achevé. L'écrit ne fige pas. Il vit.

Pourquoi faut-il croire à l'avenir de la presse écrite ? En quoi est-il assuré que les hommes auront longtemps besoin d'elle ? Parce qu'il faut faire le pari de l'intelligence, de la sensibilité, de l'épaisseur des choses. Et, surtout, parce qu'il faut faire le pari de sa supériorité dans une temporalité.

Je m'explique. L'immédiateté confine à l'autisme, à la domination des affects, au tunnel du pur ressenti. Quant à l'historicité savante, elle enferme dans le passé et interdit de se faire une idée du présent avant longtemps, trop tard en tout cas. L'audiovisuel va très vite, la science va très lentement. Les nouvelles sont un flux, la pensée est un arrêt. La presse écrite a l'immense privilège d'être dans cet entre-deux où palpète encore l'effet de l'événement mais où se fait déjà jour la nécessité de le comprendre, de le situer, et même, dans beaucoup de cas, de le dédramatiser. Elle le regarde d'un peu plus loin et, à partir de cette position, elle est plus à même de le proportionner. De l'ajuster. De le remettre à sa place, en l'amplifiant ou en le « poubellissant » quand une minute

de réflexion signale l'insignifiance d'un pseudo-événement.

Les médias dominants imposent à l'événement un brûlage instantané. Les études savantes exigent et imposent la combustion lente. Seule la presse écrite entretient avec l'événement cette proximité qui justifie le journalisme et cette légère distance qui donne sa chance au discernement. Je fais le pari que, demain, après-demain, plus tard, toujours, une bonne partie de la population continuera d'avoir besoin, elle-même, de cette juste distance.

Il m'arrive même d'imaginer quelle pourrait être la situation des médias au paradis. Je veux croire que la télé-réalité nous y sera épargnée. Et les horribles nouvelles. Et les images de terrorisme, de corps déchiquetés, de survivants titubants et sanguinolents, toute cette véritable pornographie de violence. Je pense même qu'au paradis on ne nous gâchera pas la vie avec des images venues de l'enfer. J'espère qu'il n'y aura pas trop de musique d'ambiance, hors des harpes célestes. On verra bien ! Ce que j'escompte en tout cas, ce que j'espère fermement, c'est qu'au paradis il y aura des journaux.

Pour donner des nouvelles. Pour dire qui sont les nouveaux arrivants. Pour analyser les cohortes de ces arrivants, expliquer leurs provenances, ce que fut leur destin sur terre. En fait, ce que j'espère, c'est qu'il y aura de l'actualité au paradis. Et vous m'avez compris, au paradis il faudra de la presse écrite. Avec cette juste distance entre le temps court de l'immédiateté et le temps fort long de l'éternité. Des journaux, des journalistes. Je crois même que, si j'y suis admis, je serai candidat à un contrat à durée d'éternité...

Bruno FRAPPAT

Des Anciens visitent l'imprimerie du *Journal officiel*

Nostalgie et fierté

agée. Nous souhaite bon appétit ! Avec ses « sentiments très amicaux ».

■ **Claude Nogray** : « Très fatigués tous les deux. Amitiés à tous. » ■

Raymonde **Onzon** : sa santé ne lui permet pas d'être là mais présente ses amitiés à tous « et à la Direction de la B.P. qui ne nous oublie pas ». ■ **Jean Péray** : « Meilleurs souvenirs à tous. »

■ **D. Picache** : Ne peut faire le déplacement mais remercie très sincèrement « pour cette invitation ». ■

Jeanne **Proust** (Sœur Annuntiata) : envoie son bon souvenir à toutes les anciennes, connues ou inconnues (à 95 ans, reste seule survivante d'un trio d'anciennes de la Bonne Presse dans la maison des Aînées de Lorgue). ■ **Claude Reppert** : trop éloignée de Paris, regrette cette occasion de retrouver d'anciennes collègues...

« Je vous souhaite une agréable journée. » ■ **Jean Riout** : malade. « Bon souvenir à tous. » ■ **Berthe Roger** :

tombée dans le métro peut difficilement marcher : « Bonjour à tout le monde. » L'Amicale lui souhaite un bon rétablissement. ■ **B. Rousseau** :

90 ans fin décembre... « Je penserai bien à vous et je vous souhaite une bonne journée. » ■ **Annick Thiebauld** :

retenue par les vacances scolaires des petits-enfants lyonnais, transmet à tous son meilleur souvenir. ■ **Sœur Marie-Aline Vauquois** :

regrette de ne pouvoir venir. ■ **M. Vigon** : regrette. « Amicalement à tous. » ■ **P. Antoine Wenger** : vient d'être malade et ne peut venir. ■

Geneviève Zeutzius : regrette mais doit se rendre à un service funèbre. « Bonne journée à tous. » ■ **Marie Zinck** : beaucoup trop âgée pour venir. Transmet son « bon souvenir à ceux qui se rappellent encore d'elle ». Qu'elle soit rassurée, il y en a encore beaucoup !

Enfin, des absents qui prévoient de venir et ont dû renoncer au dernier moment : **Geneviève Delachenal** ; **Jean Gélamur** ; **Reine-Marie Juste** ; **Françoise Mautès** ; **Paul Richet**.

L'intervention de Yannick de Prémoré
paraîtra dans le prochain numéro.

Comment imaginer qu'aujourd'hui encore, aux pieds de la tour Eiffel, à deux pas de la Seine, se cache une imprimerie ultramoderne, dans laquelle travaillent plus d'un millier de personnes... ? Et pourtant le site de fabrication et d'impression des Journaux officiels se trouve bien rue Desaix, dans le XV^e arrondissement de Paris (mais, petit bémol, on parle là aussi de délocalisation...).

Et nostalgie oblige, l'Amicale des Anciens de Bayard avait organisé une visite de ce qui doit être le dernier centre de presse dans Paris intramuros. Je dis bien nostalgie, car dès l'entrée dans le hall, une bonne vieille Linotype nous rappelle que nous ne sommes pas très loin de la rue Bayard...

Et là aussi on retrouve très vite ce que nous avons vécu il y a dix ans ou plus. D'abord une salle de saisie, comme chez nous une batterie d'écrans, mais une batterie vouée à la disparition, ou presque. En effet, depuis quelques mois déjà, les textes des débats à l'Assemblée nationale ne sont plus ressaisis mais parviennent directement du Palais Bourbon à partir des textes recueillis par les sténos de l'Assemblée. Il ne reste donc plus

aux opérateurs que les interventions des sénateurs. Et encore... d'ici peu le Palais du Luxembourg va lui aussi être relié en direct avec la rue Desaix. Il n'y aura donc plus dans cette salle de saisie (ce qui n'est pas rien) que tous les à-côtés, c'est-à-dire tous les textes officiels, y compris les conventions collectives et un certain nombre d'ouvrages destinés aux administrations. En fait (voir encadré) le gouvernement a décidé que les textes sur Internet avaient force d'authenticité. Là encore, même si c'en était l'un des derniers exemples, la double saisie est en voie de disparition.

Mais continuons la visite. Derrière la saisie, la correction. Bien au calme, des équipes de correcteurs veillent, mais il faut savoir que les textes sont aussi relus par les intervenants des assemblées parlementaires et ceux-ci peuvent corriger un mot, une expression, sans cependant avoir le droit de modifier la phrase entière.

Quittons l'univers ouaté des écrans pour celui nettement plus bruyant de la fabrication. Avant de passer aux choses « sérieuses », c'est-à-dire le roulage du J. O., le chef d'atelier nous présente son enfant chéri, un petit bijou de « machine feuilles » qui sait à peu près tout faire : quadrichromie,

Bulletin d'adhésion ou de renouvellement des cotisations (1)

- Membre adhérent**
cotisation 2004 inchangée * 8 €
- Membre associé**
conjoint(e), compagne ou compagnon * 5 €
- Membre bienfaiteur**
contribution financière annuelle minimum * 23 €

(*) Rayez la mention inutile.

Joindre chèque bancaire ou virement postal à l'ordre de : **Amicale des Anciens Bayard Presse**.

(1) En cas de renouvellement, prière de bien vouloir joindre à votre règlement votre carte d'adhérent. Elle vous sera retournée avec l'apposition du tampon dans la case millésimée concernée.

plus couleur d'accompagnement, acceptant tous, ou presque, les formats et grammages de papier: une « Man » ultramoderne pilotée par informatique, avec repérage automatique etc., le tout aussi propre qu'une Rolls sortant du garage d'un manoir anglais. À faire rêver nos anciens conducteurs de machines (disparues depuis) de Montrouge.

Donc venons-en à ce qui nous motive le plus, la grosse rotative Goss, à six groupes, alimentés bien sûr par des trèfles en sous-sol. Une machine elle aussi très souple passant de tirages d'environ 5 000 exemplaires à plus de 35 000 pour le J. O. de l'Assemblée. Bien des calages en perspective! Dieu que c'est bon de retrouver l'ambiance, l'odeur d'un atelier d'impression, ce mélange de décontraction et d'urgence; cette application au réglage de l'encre ou du pliage! J'en ai vu quelques-uns dont l'émotion perlait... Il faut aussi parler de la brochure. Là encore des chaînes modernes où l'on retrouve massicots, colleuses, brocheuses (il reste encore un tout petit atelier de brochure à fils pour les archives). Et pour finir, sur un tout petit palier, une démonstration du site Internet qui sait tout retrouver y compris les dépôts d'enregistrement

des associations Loi 1901. Grande fierté pour Pierre Thébault: l'Amicale des Anciens de Bayard y figure. (J'ai vérifié moi-même sur le site: c'est bien vrai!).

Deux heures de plaisir à se retrouver dans un univers que l'on croyait avoir

laissé depuis longtemps derrière soi. Un moment de fierté aussi, pour ces quelque 25 anciens qui, de près ou de loin, ont pratiqué ces métiers de l'information.

Christian LATU

Paru dans *La Croix* du 14 février 2004

L'avenir du Journal officiel: l'électronique

Dans quelques jours, une ordonnance du gouvernement mettra en place le « Journal officiel électronique authentifié ». Jusqu'à présent, seule la version papier du quotidien publiant jour après jour les lois et les décrets avait une valeur légale alors que le J. O. est présent sur Internet depuis quelques années. Les 30 200 abonnés pourront ainsi bientôt le consulter sur un site sécurisé. Mais ceux qui préfèrent le papier n'ont pas à s'inquiéter: la version imprimée ne sera pas supprimée. Ce changement survient à la suite du lancement du plan « Adèle », annoncé par Jean-Pierre Raffarin lundi de la semaine dernière à Lyon. L'objectif de ce programme est de simplifier les relations entre les citoyens et l'administration grâce à l'emploi massif des nouvelles technologies. C'est une véritable institution qui est concernée par cette mesure. En plus de cent ans d'existence, le J. O. n'a jamais interrompu sa parution quotidienne à l'exception d'une semaine, en 1944, pour cause de guerre.

L'histoire du *Journal officiel* remonte au XVII^e siècle. En 1631, Théophraste Renaudot, médecin de Louis XIII et protégé de Richelieu, fonde *la Gazette* et devient ainsi le premier journaliste reconnu en France. La bien-

veillance royale dont il bénéficie lui garantit le monopole de l'information dans tout le royaume de France et de Navarre. En 1762, *la Gazette* est rattachée au ministère des affaires étrangères et conserve jusqu'en 1789 le droit exclusif de fournir des informations politiques. Puis deux supports se disputent la publication des textes officiels jusqu'en 1870: *le Bulletin des lois* et *la Gazette nationale* qui prendra plus tard le nom de *Journal officiel de la République française*. Quotidien depuis 1792, ce dernier se contente d'informer ses lecteurs des actes du gouvernement et de donner des nouvelles de l'armée. Avec la disparition du *Bulletin des lois*, il obtient le monopole de la publication des lois et décrets. Le J. O. naît sous sa forme moderne avec la loi du 28 décembre 1880 qui autorise le ministère de l'Intérieur à exploiter le J. O. en régie. Cet organe de presse se transforme alors en réel service public. L'édition et la diffusion des textes officiels sont confiées à une société qui se distingue de l'Imprimerie nationale: la Société anonyme de composition et d'impression des journaux officiels. La Sacijo est liée à l'État par des clauses très strictes lui interdisant d'interrompre sa production. En 1944, une édition unique rattachée au gouvernement succède aux différentes éditions publiées pendant la guerre. Tiré à 39 000 exemplaires, ce qui représente 6,2 tonnes de papier par jour, le J. O. publie, outre les lois et les décrets, tous les débats de l'Assemblée nationale et du Sénat. Une exhaustivité exclusive que le renforcement de la version électronique espère concilier avec un réel progrès en matière d'écologie: à terme la concurrence du JO virtuel entraînera probablement une diminution du nombre d'abonnés à sa version imprimée.

Reine PARIS

Site Internet du J. O.: www.journal-officiel.gouv.fr, ou plus facile pour retrouver un texte de loi ou autre: www.legifrance.gouv.fr

Prochains déjeuners de l'A.L.A.B.P.

Lundi 4 octobre
Mardi 7 décembre

Maison Nicolas-Barré
83, rue de Sèvres - 75006 PARIS
Renseignements et inscriptions auprès de
Simone Lenabour - 8 ter, rue Jonquoy, 75014 Paris
Tel.: 01.45.43.14.69.

Pour une première adhésion, remplir la grille ci-dessous

Mme, Mlle, M. Nom

Prénom

Complément d'adresse (Résidence, esc., bât.)

Numéro Rue/Av./Bd/Lieu-dit

Code postal Commune

À adresser à Mme Ginette PEUVRIER - Amicale des Anciens de Bayard Presse - 3, rue Bayard - 75008 Paris

